



16th International Summer School 2010

European Ph.D. on  
Social Representations and Communication  
At the Multimedia LAB & Research Center, Rome-Italy



"Social Representations and Sciences"



16th - 27th July 2010

[http://www.europhd.eu/html/\\_onda02/07/18.00.00.00.shtml](http://www.europhd.eu/html/_onda02/07/18.00.00.00.shtml)

Scientific Material

European Ph.D

on Social Representations and Communication



[www.europhd.eu](http://www.europhd.eu)

**Roumanie :  
le changement difficile**

par  
**Adrian Neculau**

Tiré à part de  
Interculturel :  
groupe et transition  
CONNEXIONS – N° 58-1991  
Editions ERES

Adrian Neculau

---

## **Roumanie : le changement difficile**

### **Etude psychosociologique**

Au mois de décembre 1989, les Roumains ont lutté pour changer de régime, entrevoyant les chances d'une vie digne, d'une société nouvelle. Dès janvier même, on a vu que le chemin pour s'approprier les lois de la démocratie n'était pas facile. Le consensus sur les mécanismes et sur les rythme du changement s'est vite brisé, même si tous désiraient une autre manière de vie, d'autres structures politiques et économiques, l'invention de styles alternatifs de comportement.

Je n'évoquerai pas ici les convulsions, les orages, les moments de recul que nous avons parcourus, et qui n'ont pas pris fin, nous en sommes convaincus. En juin 1990, l'image des Roumains dans le miroir du monde s'est gravement détériorée : au lieu d'un portrait collectif réel, positif (nous nous croyions tolérants, hospitaliers et généreux), nous avons constaté avec amertume que nous étions perçus autrement : violents, mal élevés, agressifs, intolérants. Un pays où, avant la guerre, tout bachelier parlait le français, où les livres et les revues, les journaux venus de ce pays — la France — étaient la nourriture spirituelle des intellectuels, se voit mis au mur pour avoir abandonné les normes de la civilisation. De sa condition de porte-parole de la culture européenne aux portes de l'Orient, la Roumanie commence à être identifiée à une espèce de « république bananière ». La plupart des Roumains vivent des sentiments confus : un mélange de tristesse, de déception, de honte, d'humiliation, de furie. Le chemin vers la démocratie s'est soldé par des effets secondaires insoupçonnables : amitiés dynamitées, familles divisées, apparition de postrévolutionnaires agressifs et dépourvus de tout scrupule, espèces nouvelles

---

*Adrian Neculau, Université « Al.I. Cuza » Iasi, Roumanie.*

---

d'opportunistes. Ils proviennent soit du milieu des anciens militants du régime balayé, soit de ceux qui aspiraient aux bénéfices et qui n'ont pas eu accès au pouvoir. L'espoir dans une purification morale s'est presque écroulé. L'anxiété, la suspicion, la culpabilité, la chasse aux coupables, la mesure du point auquel nous sommes souillés broyaient les consciences et les énergies constructives. Au lieu d'être l'année de la reconstruction, de la résurrection morale, 1990 semble être plutôt l'Année de Notre Discorde.

Les analystes n'ont pas tardé à trouver des explications à cette dégringolade : la Grande Culpabilité est celle du « consentement », de la soumission, de la « réconciliation » avec l'opresseur, du « silence » trop long, qui entraîne beaucoup de responsabilités individuelles. La Roumanie n'a pas eu, comme la Pologne, une résistance ouvrière bien organisée, n'a pas eu une intelligentsia politiquement indépendante (beaucoup de dissidents ont été d'abord membres du parti communiste, quelques-uns détenant des positions importantes. Personne ne pouvait occuper une fonction, avancer, publier, s'il ne remplissait cette « formalité »). Elle n'a pas eu non plus une Eglise puissante pour polariser l'opposition. La maladie s'est emparée de l'organisme entier de la société roumaine, l'issue de la crise semble plus difficile et plus éloignée qu'elle ne nous paraissait au mois de décembre 1989. Dans ce qui suit, nous essaierons de présenter, de notre place de « participant-observateur », la situation dans laquelle se trouvent diverses parties de la société roumaine à ce moment. Naturellement, un acteur « impliqué » ne peut pas détenir la clé de la vérité. Mais y a-t-il une vérité ?

### « Définition du mal »

Mihai Eminescu, notre poète national, « l'homme accompli de la culture roumaine », analysant, il y a un siècle, les difficultés de la Roumanie de son temps pour s'articuler à l'Europe civilisée, trouvait que le « mal » principal apporté par un « gouvernement malade » à la société roumaine réside surtout dans la dégradation morale de la population, avec ses effets secondaires : institutions dévitalisées, parasitisme social, état déplorable de l'enseignement. Un siècle après, les choses allaient se répéter. Analyser le « mal » produit dans la société roumaine après la dernière guerre par une idéologie étrangère pour nous, mais qui nous a profondément pénétrés, les philosophes, les sociologues, les psychologues roumains ont identifié une liste assez longue de déformations qui bloquent à présent le processus d'appropriation de nouvelles attitudes, de nouveaux styles de comportement. La crainte, la suspicion, la délation, la servilité, la paresse, l'égoïsme, le dédoublement, le conformisme et aussi l'intolérance, la xénophobie, l'esprit agressif sont profondément entrés dans l'être du roumain moyen, en minant en lui la capacité d'adaptation à de nouveaux comportements. Nous sortons tous difficilement de ce labyrinthe. Si le

redressement économique paraît être possible, le redressement spirituel et psychosocial sera d'une durée plus longue, et se soldera par des pertes inévitables. Le mal est trop profond. Nous ne sommes pas seuls dans cette situation. Ceux qui se sont préoccupés des problèmes de l'union des deux Allemagnes ont constaté l'existence, en réalité, de « deux peuples ». Ceux de l'Est sont beaucoup plus intolérants, xénophobes, moins disposés à accepter les normes de la démocratie. Les côtés négatifs de l'esprit allemand, on le croit, se sont accentués. Est-il possible que cela soit aussi arrivé en Roumanie ? De l'intérieur, il paraîtrait que cela soit vrai.

Je ne me propose pas de présenter un tableau de toutes les difficultés que tout Roumain doit dépasser s'il est sincère dans ses désirs de changer de conduite, et s'il fait des efforts dans ce sens. Cela serait aussi difficile que de le faire. Je vais présenter seulement quelques exemples.

La plus visible des tares psychiques qui se manifestent individuellement et collectivement, est *la peur*. Une longue vie en commun, à côté de délateurs éventuels, de chefs autocrates, de grands ou petits satrapes, de tortionnaires, a inculqué à beaucoup de gens une certaine duplicité et une obéissance servile. Un symptôme de cette attitude était — il l'est encore — la manière de s'adresser à une personne de statut supérieur : « A vos ordres », comme à l'armée. Tout signe d'insoumission, tout geste d'acquiescement moins convaincant pouvant déclencher des représailles. Le danger venait de n'importe où.

Cette crainte sans limite avait comme effet une anxiété permanente, et a conduit à l'invention de mécanismes d'autodéfense d'une grande diversité. Par crainte et désir de défendre sa situation, son avenir personnel et celui de ses proches, l'individu se retirait dans un conformisme apparent, mimait l'adhésion, l'approbation, se dédoublait. Mais souvent, ce mode d'adaptation se prolongeait dans l'être, pénétrait dans la vie privée, dans les relations avec l'entourage, même dans la famille. La solidarité avec les gens de l'entourage, la confiance, la sincérité, la dignité ont souvent été sacrifiées. Petit à petit, l'individu perd son moi, renonce à sa propre personnalité, se mouvant suivant le désir de ceux qui détiennent le pouvoir. Ceux-ci, à leur tour, ressentaient la même crainte envers leurs supérieurs. Une chaîne de peur et de soumission. Tout pour survivre. La dictature avait obtenu une société presque « parfaite », bien dressée, composée d'individus terrorisés par la crainte de ne pas avoir d'emploi, de maison, de chance de s'instruire, de publier, de « liberté ». A côté de tous ces motifs de peur de l'homme contemporain, l'individu vivant dans une société totalitaire est accablé par tout ce qui est propre à ce système. Le but final était la suppression de l'individualité, la dépersonnalisation, l'aliénation, le modelage suivant la matrice commune offerte par l'idéologie. Cette stratégie a en grande partie réussi.

Comment cela a-t-il été possible ? Comment ce conditionnement social a-t-il été obtenu ? La littérature psychologique se rapportant au conformisme et à l'obéissance ne peut nous être utile, car elle s'occupe de phénomènes marginaux dans un système social démocratique. Dans notre cas,

rien ne fonctionnait normalement, tout avait été déformé, écrasé, annulé. Examinons certains des mécanismes par lesquels les systèmes de réaction normale et les comportements authentiques ont été détruits. Ce furent la modification brutale des conditions économiques et sociales par la nationalisation de la propriété privée, l'élimination (parfois physique) de certaines catégories sociales, et la mise à l'écart de certains directeurs ayant des positions clés. Après 1948, toute l'intelligentsia a été réduite au silence par l'interdiction de publier, de professer, de vivre. Quelques années plus tard, certains ont été récupérés, leur activité étant dirigée et contrôlée avec sévérité. La réforme de l'enseignement de 1948 a supprimé non seulement des spécialités (philosophie, psychologie, sociologie) mais aussi des gens. Ceux qui ont « résisté » ou ont été réintégrés étaient tellement saisis par la peur qu'ils reproduisaient souvent les dogmes marxistes, et « flétrissaient » leurs propres œuvres et leurs propres idées. Celui qui n'acceptait pas ce processus de nettoyage était éliminé sans pitié après avoir été taxé d'« ennemi du peuple ». Il est intéressant de noter que beaucoup d'intellectuels de gauche ont été soumis au même traitement, et qu'ainsi certains intellectuels de droite ont été sauvés. Tout dépendait, en fait, des capacités personnelles, des situations concrètes.

Les générations qui ont étudié pendant cette période ont été les plus affectées ; on avait banni de l'école les professeurs de valeur, toutes les disciplines qui rappelaient l'ancien régime avaient disparu (philosophie, morale, sociologie), l'histoire a été écrite à nouveau, la littérature « purifiée » de certains écrivains ou de certains courants, et le russe était la seule langue étudiée de façon régulière. En échange, de nombreuses formes d'idéologie avaient fait leur apparition, toutes étaient révisées ou « rééduquées » à la « lumière » du marxisme-léninisme, et de la doctrine de « l'apprentissage » qui venait de l'Est, du « Levant ». Aucun moyen n'était négligé : les classes de toutes disciplines étaient imprégnées d'idéologie, de même que les organisations de loisir pour les enfants et les jeunes. Toute la vie individuelle était sous contrôle. Les parents n'osaient rompre ce cercle, conscients que s'ils le faisaient leurs enfants deviendraient vulnérables ou même en seraient victimes. Beaucoup ont vécu ces situations de façon dramatique. La génération des quarante/cinquante ans a été la plus brutalement enrégimentée.

Après 1964, ce fut une période de détente. Pas pour longtemps. Quelques valeurs furent récupérées et il y eut une ouverture bénéfique pour ceux qui commençaient alors leurs études, ou étaient ouverts à un autre style de pensée. Après l'avènement de la dictature, tout cela fut annulé.

Le règne de la peur a été aussi facilité par *la précarité scolaire et universitaire*. Une école mimétique ne peut pas faire naître des consciences ni des valeurs. L'apparition de celles-ci tenait à des conditions individuelles favorables : enfants doués, milieu familial élevé, appartenance aux cercles du pouvoir. La plupart réalisaient à un moment donné la faiblesse de leur formation professionnelle et personnelle et vivaient (vivent !) dès lors dans une peur permanente pour leur situation « après ». L'individu était

aligné, soumis, hypnotisé surtout par la création d'un *climat* spécifique, d'un *contexte psychosocial* caractérisé — comme nous l'avons déjà montré — par la suspicion, la méfiance en la « loyauté » et le dévouement de chacun. La crainte de commettre une faute était paralysante. La menace du « dossier » qui pouvait indiquer une origine sociale « impure » tenait l'individu dans une terreur continuelle. Tout interlocuteur pouvait être un délateur potentiel. Il y avait des informateurs partout : dans le service, dans les salles de classe, parmi les professeurs, les voisins. Tout bureau, salle de professeurs, chaire universitaire pouvait être doté de micros (et la plupart l'étaient). Les discussions téléphoniques étaient, elles aussi, surveillées. Ces conditions conduisent à craindre que votre pensée soit découverte, et la terreur nous pénétrait profondément. Pouvons-nous être maintenant dans un état normal, disponibles et confiants ?

Le régime a aussi obtenu la soumission par *la formalisation de la vie publique et privée, le ritualisme, la bureaucratisation* de la personnalité. tout était ordonné, dirigé, censuré : parole, geste, attitude, comportement public. Tout devait respecter la Norme. Tout mouvement devait être « approuvé de Haut ». Une « culture » opératoire s'est ainsi développée, en favorisant des comportements adaptatifs du type : flatterie des chefs, blocage de l'initiative et de la communication, stagnation des valeurs, etc. La routine, le geste devenu rite détruisaient toute ébauche d'initiative. Le résultat ? Inertie, conservatisme, rigidité, résistance au changement, frustration. Ces styles de comportement développent une manière de penser dogmatique, irrationnelle, mythologique. L'individu était encouragé, forcé à n'utiliser que les comportements réglementés par la structure. Il devait entrer dans ce mécanisme ou être éliminé. Son prestige professionnel, social, n'émanait pas de sa personnalité mais plutôt de sa capacité d'adaptation. Je connais les ouvrages de Crozier sur la bureaucratie, je connais les analyses de Merton sur la personnalité bureaucratique. Les « performances » obtenues chez nous dans ce domaine dépassent toute imagination. L'individu était accaparé dès le plus jeune âge par l'organisation « Faucons de la Patrie », puis par les organisations de pionniers et de jeunesse ; il était *dressé* au modèle de comportement prescrit par le pouvoir. La conscience publique était ainsi anesthésiée.

La révolution pouvait-elle provoquer immédiatement un changement de la manière de penser et d'agir, un changement des attitudes fondamentales, des mentalités ? Pouvait-elle modifier les styles de comportement si profondément intériorisés ? Quelles sont les causes de la résistance au changement ? Qu'y a-t-il à faire ?

### **Classes sociales et attitude envers le changement**

En Roumanie, la majorité des gens est d'accord sur la nécessité du changement. Non seulement de changement de structures politiques et économiques, mais aussi de façon de vivre, de mentalité, de style de com-

portements, d'attitude envers les valeurs. Chaque catégorie sociale et professionnelle, chaque individu voit ce processus de transformation à sa manière ; la fonction officielle, le statut social, le capital culturel acquis déterminent en partie la diversité d'opinions.

La catégorie la plus frustrée a été *la paysannerie*. Les paysans ont tout perdu : propriété, dignité, parfois la liberté. L'entrée forcée dans les coopératives agricoles collectives les a dépossédés de leur terre, a conduit à la dissolution des fermes individuelles, et a eu comme conséquence la dépréciation du statut de paysan, la détérioration des mœurs du monde rural. Dans le village roumain, existait une institution de la coopération, une tradition d'union, de solidarité. Mais elle a été ignorée, les lois de fonctionnement des coopératives agricoles de production (CAP) n'accordaient à leurs membres aucune possibilité d'initiative personnelle. Le paysan a été trompé, persécuté, humilié. Sa seule chance d'y échapper a été de quitter sa condition, de devenir ouvrier. Les villages se sont vidés ; y sont restés seulement les vieillards, les malades, ceux qui étaient incapables d'obtenir une qualification pour pouvoir quitter le village. L'expérience a enseigné aux paysans l'art de la dissimulation, la stratégie de l'ajournement, leur a inculqué une peur malade envers toute « initiative », envers toute nouvelle réglementation qui ne pouvait leur apporter qu'une nouvelle misère. Leur réticence envers du « nouveau » est explicable. Qui peut garantir la stabilité de ces mesures nouvelles, disent-ils. Attendons encore. Beaucoup ne veulent pas de terre. Ils n'ont pas plus de confiance envers les autorités qu'en ceux qui leur promettent tout (on leur a promis trop souvent !). Ils n'ont plus confiance en eux-mêmes. Ils ont perdu l'habitude de travailler avec amour leur terre. Ce qui les intéresse, c'est de survivre. Ils n'ont plus d'ambitions. Il est cependant possible que l'amour d'autrefois du paysan roumain pour la terre ressuscite, si les premiers à entreprendre ce retour à la terre rencontrent le succès.

Bien qu'elle ait été proclamée « la classe la plus avancée », « la force conductrice », qu'elle ait constitué la base du régime, *la classe ouvrière* a dû supporter tous les échecs du système : salaires fortement diminués, dépendance totale de la volonté du pouvoir, conditions de vie souvent inhumaines. La réponse des ouvriers a été parfaitement condensée dans une formule qui circulait avant la Révolution : « Vous faites semblant de nous payer, nous faisons semblant de travailler ». Souvent leur patience, durement éprouvée, finissait par des actions de protestations organisées. On connaît les actions des mineurs (1977), des ouvriers de Brasov (1987), de Yasi (1987), centres des anciennes traditions de lutte. Mais la plupart des ouvriers proviennent du milieu paysan : ils ne possèdent pas encore la conscience d'appartenir à une autre classe, ils sont bloqués par leur formation professionnelle réduite, et beaucoup sont incapables de recyclage. Tous ceux-là perçoivent les changements de la vie sociale comme une menace directe sur leur emploi et l'avenir de leur famille. Des personnalités, une partie de la presse quotidienne les ont considérés, à cause de leur adhésion au programme du pouvoir actuel, comme moins « stupi-

des », « ignorants », « grégaires », etc. Leur hostilité contre ceux qui se « débrouillent » aujourd'hui comme naguère semble explicable. Quand ils se sont dressés les premiers contre le totalitarisme, ils n'ont été ni aidés, ni défendus. Ils ne peuvent pas être ignorés, ils représentent la classe sociale la plus nombreuse.

La catégorie la plus disponible vis-à-vis du changement est représentée par les *intellectuels*. Pas tous. Beaucoup possèdent des diplômes sans avoir de garanties de compétence. Ceux-ci ne voient pas d'un bon œil la compétition, l'initiative, etc. D'autres ont commis des excès au service de la tyrannie, ou ont collaboré avec les organes de répression. Eux non plus ne désirent pas une nouvelle voie sociale. Certains d'entre eux, pour couvrir les « taches » du passé, ont adhéré avec « enthousiasme » aux partis d'opposition, devenant actifs, redoutables combattants « anticommunistes ». leur activisme est dicté par l'ancienne peur d'être découverts, par leur désir de survivre. Il est naturel que ceux-ci soient regardés avec méfiance. Ils se sont « convertis » trop vite pour être dignes de foi. Ils ne jouissent pas plus de sympathie que ceux qui ont réussi à profiter, dans ce court délai, de leurs nouvelles « convictions » : voitures de l'Ouest, voyages aux frais du régime ou des autres partis, villas de l'ancienne nomenclature.

Une catégorie assez nombreuse d'intellectuels manifeste encore des réserves et ne s'engage pas, bien qu'elle désire le changement. Ce sont ceux qui ont gardé de la distance à l'égard de l'ancien régime totalitaire, n'ont pas fait de compromis, n'ont pas bénéficié de privilèges. Ils ne s'impliquent pas, ils restent dans l'expectative vis-à-vis du pouvoir et de l'opposition, souvent intéressée et agressive. Ils se considèrent « immaculés » et ne veulent pas investir leur capital moral, leur unique bien, dans une option aventureuse.

La catégorie la plus disponible au changement est représentée par les *étudiants*. Ils n'ont pas eu le temps de se « maculer » (excepté quelques activités des organisations des jeunes communistes ; ils ont fait preuve de plus de mobilité, devenant des « anticommunistes », aussi actifs qu'auparavant). La plupart n'ont pas été contaminés par l'idéologie du totalitarisme et par ses pratiques. Naïfs, affectifs souvent, ils sont plus faciles à manier, situation dont on profite souvent copieusement. Mais c'est en eux que réside l'espoir.

Deux solutions se sont profilées pour la sortie de la crise. L'une, radicale, annonçant un programme de sacrifices, de renoncements, de vic-times. La seconde stratégie suppose des petits pas, un changement par étapes, rendant la réadaptation supportable. Le redressement économique tardera sans doute encore longtemps. Malgré cela, la plus grande partie de la population opte, ou plutôt a opté pour la seconde solution. L'argument : après avoir tant souffert pendant le règne de Ceausescu, ce serait encore à nous de faire des sacrifices ? Nous n'en avons pas eu assez ? Les effets de la première stratégie ne seraient pas supportés.

Les analystes qui ont étudié le décalage entre les deux Allemagnes sont convenus qu'au moins dix ans seraient nécessaires pour que ceux de l'Est rejoignent le niveau de ceux de l'Ouest. En Roumanie, peu après la Révolution, un politologue a évalué à vingt ans le temps nécessaire pour atteindre à peu près les standards des pays développés. Il avait été attaqué alors par ceux de gauche et de droite. Cela fera bientôt une année, et beaucoup maintenant sont enclins à être d'accord avec lui. Si le redressement économique est possible, le redressement psychologique, lui, sera plus difficile, pensent à présent les sociologues, les philosophes, les psychologues. On ne peut pas accorder, octroyer des lois pour réparer des gens, constatait un penseur ayant eu un rôle important parmi les opposants de Ceausescu.

### Résistance au changement

Le changement, on le sait, n'est pas un processus cohérent, compact, entraînant en même temps le côté économique, les structures organisées, le contexte psychosocial. La réceptivité aux impératifs de changement connaît, au contraire, un développement asynchrone, entraînant souvent des ruptures, des réactions de rejet. Le choc du changement peut bloquer les initiatives, paralyser l'action, déformer la perception correcte des événements dans lesquels l'individu est placé. Cela se solde souvent par de la tension, de l'anxiété, avec parfois une certaine nostalgie du passé. La volonté de permanence, la tendance au conservatisme qui assurent l'identité et la cohérence peuvent donc venir en contradiction avec le désir de changement. La résistance se manifeste parfois directement, ouvertement, ou au contraire, masquée, dissimulée sous une apparence d'acceptation manifeste mais en filtrant ce qui est nouveau, en fait, subtilement. Même lorsqu'on affirme un désir de changement du milieu, les sujets du changement désirent en réalité ne pas être obligés d'inventer de nouveaux comportements, de renoncer à leurs stéréotypes et à leurs habitudes. Nous ne pouvons pas prétendre, étant au milieu des événements, identifier les facteurs les plus importants de résistance au changement ; nous prendrons toutefois le risque de répertorier certains des facteurs de nature psychosociale.

*Le respect envers les traditions*, les mœurs, les coutumes, semble être à l'origine du rejet des nouveaux styles de comportement apportés par la révolution. « C'est comme par le passé », disent les plus âgés qui ont souvent résisté, par respect d'une façon de vivre patriarcale, d'inspiration rurale, qui s'est prolongée en milieu urbain par des relations de parenté, des cérémonies de famille, par respect pour les valeurs héritées, les seules authentiques. Cette manière de résister a été pour beaucoup de gens la seule alternative aux pressions du régime communiste qui apportait le cosmopolitisme de « l'internationalisme prolétarien ». Au début de la dernière guerre mondiale, les rapports de la société roumaine étaient basés sur des

relations de confiance, de stabilité, de solidarité. La guerre et les quarante-cinq ans d'« imprégnation » communiste, bien qu'ils aient considérablement dégradé ce système de valeurs, n'ont pas réussi à le détruire. Sa conservation a représenté une forme d'opposition passive. Sur ce fond spirituel, l'impulsion à adopter de nouveaux modes de rapport aux valeurs, le nouveau style de vie dans lequel il est essentiel d'être entreprenant, bien qu'ayant trouvé beaucoup de partisans, rencontre encore une opposition passive, tacite. Ceux qui se sont vite adaptés sont souvent regardés avec hostilité, et sont parfois perçus comme des « corps étrangers ».

*La dépendance aux conceptions assimilées* dans la formation initiale paraît être un autre facteur d'opposition au changement. Tout le système de formation a été conçu comme *un moyen de contrôle de l'individu* en ayant souvent inventé des méthodes raffinées pour sa subordination. Un individu dépendant, asservi, humilié, est rarement disposé à désirer autre chose que ce qu'on lui insuffle. Parmi les indicateurs de cette « politique scolaire » : l'accent mis sur « l'apprentissage » (compris comme une assimilation dépourvue de critique des connaissances), la limitation de l'esprit critique, l'exclusion des écoles et des universités de l'étude de la psychologie, etc. Même s'il y avait des professeurs qui entretenaient la curiosité des élèves et des étudiants, alimentaient leur potentiel créatif, la plupart s'étaient alignés et avaient été obligés d'accepter le jeu social du « dressage ». La majorité de la population qui a bénéficié de ce « système de formation » porte en elle la maladie de la soumission. La propagande communiste s'est profondément enracinée en chacun de nous. Un effet secondaire de ce phénomène est le *comportement conformiste*, la dépendance envers les opinions de la majorité. Du collectivisme, tant prôné par la doctrine communiste, ont été détachés quelques traits (coopération, tolérance envers différents styles, solidarité) afin d'instituer en loi unique l'attitude de « soumission à la volonté de la majorité ». Cette volonté, souvent artificielle, est imposée et parfois suggérée. « La plupart », *ce sont en fait* « quelques personnes » qui contrôlaient la foule. J'ai déjà présenté les ravages de la peur, la manière dont était obtenue la soumission (l'obéissance). *La peur de l'inconnu, la sensation d'être menacé par ce qu'on ne comprend pas* constituent un comportement naturel de défense de l'être humain. Cette crainte a été profondément exploitée, elle a été obtenue à la suite de l'application d'un programme rigoureux de « conditionnement » collectif. Après une vie dans laquelle il n'a produit que des comportements prescrits contrôlés, l'individu devient réticent pour tout ce qui est nouveau, différent, autre.

*Le manque de confiance en son entourage, parfois en soi-même*, constitue un motif sérieux de refus de l'alternative. Les recherches psychologiques sur le changement d'attitude ont prouvé l'importance de la manière dont est perçue la source du message. Si ceux qui sont soumis à un bombardement d'informations n'accordent pas de crédit à la source, ils s'organisent une « stratégie de résistance » à la persuasion de l'émetteur. Une source de messages doit donc être croyable, plausible, auréolée, nim-

bée de l'autorité publique, de morale surtout. Dans le cas de la Roumanie, la source des messages est souvent inconnue du grand public, ou pratique un langage agressif, accusateur. Ces comportements diminuent la force d'attraction du programme proposé.

*Enfin, le refus par ignorance* : dans la plupart des cas, l'individu ne sait pas qu'il ne sait pas. Il se croit compétent, avisé, informé. L'image qu'il a de lui-même est — habituellement — sthénique, édulcorée. Pour une personne de condition intellectuelle et culturelle moyenne ou basse, toute conception différente de son système informationnel et axiologique est en contradiction avec la norme. C'est une déviation absurde qui est même souvent conçue comme une injure. Il refuse en bloc toute opinion, modèle d'action, système conceptuel qui en dérange l'équilibre. Faut-il pour autant le condamner ? Cette condition est la sienne, il n'en est pas coupable.

Je citerai enfin une des principales entraves au processus de changement : *la pression de l'imaginaire*. Ceux qui ont vécu à l'Est ont senti le besoin d'une alternative à la misère quotidienne, « d'un autre monde » dans lequel nos idéaux, nos désirs, nos rêves puissent devenir réalité. Par le refus du réel, par la schématisation, par sa charge affective, l'imaginaire exerce une pression sur l'individu en lui ouvrant une autre porte, en lui offrant une autre chance. Les gens, on le sait, construisent, à côté du visible immédiat, un monde du possible, du désir, des aspirations. Parallèlement à la scène réelle de la vie qu'il refuse, l'individu voit souvent « une autre scène », partiellement inventée, mais qui peut devenir une force motrice de l'action. L'imaginaire féconde la réalité et exprime le désir. Catégorie du « différent », l'imaginaire introduit souvent le besoin de changement, d'innovation, de projets.

*En Roumanie deux strates d'imaginaire se sont superposées :*

— celle confectionnée par la propagande communiste (un monde de justice, d'égalité, de fraternité, de bonheur) qui — beaucoup le croyaient — avait été trahie par Ceausescu. Si cela n'était pas arrivé, ce monde idéal, édulcoré, n'aurait de toutes façons pas pu être réalisé. Seules quelques personnes avaient entrevu, dès le début, le caractère « utopique », « chimérique », « illuminé » de cette « construction fantastique » — la société communiste. Alors que les « gardiens de l'imaginaire » étaient nombreux à veiller au maintien des idéaux, à l'éducation, à la soumission. Beaucoup croient encore à ce monde fabuleux ;

— celle imaginée dans les rêves, reflet des désirs du peuple, d'informations fragmentaires, de biographies romancées alimentées par quelques radios à destination de l'Est, la vision d'un monde mirifique de l'Ouest, très riche, dans lequel chacun a sa chance, la possibilité de satisfaire tous ses désirs. Derrière les barreaux (lisez : le rideau de fer), tout semblait miraculeux, exceptionnel, mythique. Pendant des années, des décennies, le peuple roumain a attendu un miracle : « Ils arrivent, les Américains ! » Avec leur richesse, leur civilisation, leur modèle de vie. Beaucoup sont morts en nourrissant ce désir. Cette société parfaite était sans doute une

construction onirique née comme une alternative à la réalité « laide » qui n'offrait rien de comparable au rêve.

La Révolution de décembre 1989 a ressuscité le Beau Rêve. Tous croient à un monde nouveau, beau, pur. Et, tout à coup, on s'est vu confronté à une réalité « sale », rudimentaire, pas du tout poétique. La période postrévolutionnaire, par son caractère réaliste-cruel, contrevenait à cet imaginaire obsessionnel nourri du besoin d'autre chose, et qui fonctionnait comme une soupape pour libérer de la tension diurne. Quand cette projection s'est démythifiée, quand elle a perdu son mystère, son auréole, quand l'abstrait de l'attente s'est confronté avec la réalité, cette réalité est apparue d'autant plus brutale, d'autant plus violente. Et le refus s'est installé. Nous n'avons pas voulu cela, nous n'avons pas désiré une telle chose. Une construction fantastique créée par chacun de manières différentes mais symbolisant une jeune fille sans tache (immaculée) aux vêtements roses, est tout d'un coup agressée, violée par des individus dépourvus d'idéal et de manières, déchus. N'y a-t-il pas aussi des « forces du mal » qui veulent transformer en prostituée une pucelle de rêve si difficilement élevée et protégée ? Qui veut nous enlever cette métaphore ?

Notre communication n'a pas de fin. L'auteur n'est pas prophète. Il appartient plutôt aux hommes désappointés qui attendent. Et espèrent. Si ce n'est pas nous, ce sera peut-être nos enfants...

## Bibliographie

- ANZIEU, D. 1981. *Le groupe et l'inconscient*, Dunod.
- BACZKO, B. 1989. *Les imaginaires sociaux*, Payot.
- CROZIER, M. 1963. *Le phénomène bureaucratique*, Seuil.
- ENRIQUEZ, E. 1972. « Problématique du changement », *Connexions*, 4.
- HUBERMAN, A.M. 1973. *Comment s'opèrent les changements en éducation*, UNESCO.
- MAISONNEUVE, J. 1972. « Réflexions autour du changement et de l'intervention psychosociologique », *Connexions*, 3.
- MONTMOLLIN, G. de. 1984. « Le changement de l'attitude », in : S. Moscovici (dir. publ.), *Psychologie sociale*, PUF.
- NECULAU, A. 1989. « L'institution de la coopération dans le village roumain traditionnel. Une lecture psychosociologique », *Revue roumaine des sciences sociales, série de psychologie*, 2.
- NECULAU, A. 1990. « Nevoia de schimbare », [Le besoin de changement], *Forum*, 6.
- NECULAU, A. 1990. Schimbarea - O abordare psihosociologica [Le changement - approche psychosociologique], *Revista de psihologie*, n° 3-4.
- PERETTI, A. de. 1981. *Du changement à l'inertie*, Dunod.